

LES VILLES MUSULMANES D'ESPAGNE

ET LEUR URBANISATION

Jusqu'au commencement du XX^e siècle, la plupart des villes et des bourgades d'Espagne conservèrent leur structure médiévale. Au XVI^e siècle, dans certaines d'entre elles, on ouvrit des places et l'on élargit des rues ; en même temps, à cette époque et aux suivantes, on y élevait des palais et des édifices monumentaux. Pendant l'occupation française, au début du XIX^e siècle, on démolit un bon nombre de couvents, et sur le terrain devenu libre on aménagea des places. Mais ni les unes ni les autres de ces modifications ne parvinrent à altérer, à travers une durée de quatre cent cinquante ans, les lignes générales de l'ancien tracé de nos agglomérations urbaines. La vie n'y changeait, pendant cette période, qu'à un rythme très lent, et le cadre urbain où elle se déroulait ne se modifiait lui aussi que lentement et insensiblement, sans changements brusques. La ville allait s'adaptant chaque jour et d'une manière naturelle à l'existence de sa population.

Mais aujourd'hui cette double transformation ne s'opère plus au même rythme. Les habitants de la ville augmentent avec une rapidité extraordinaire, et leur vie de relation subit, par suite de circonstances très diverses, des modifications brusques et profondes, tandis que la ville, plus rigide et plus stable, en tant que produit de l'industrie humaine, varie avec une grande lenteur. Les hommes se sentent mal à l'aise sur le théâtre étroit et anachronique où se déploient leurs activités, et l'on voit se répandre parmi eux le désir naturel d'adapter leur ville au chiffre de sa population et aux formes et conditions nouvelles de la vie. Cette adaptation, on sera obligé de la réaliser brusquement et dans un délai très court, en la confiant à des techniciens. Que ceux-ci se trompent, et la vie urbaine se trouvera affectée de longues années par leurs erreurs.

Il est d'une importance capitale que l'homme appelé à diriger la transformation d'une ville domine la technique moderne afférente à un pareil problème, mais il ne doit pas en oublier d'autres aspects, d'un caractère plus abstrait et par là plus difficiles à saisir. Le milieu physique d'une agglomération urbaine se trouve intimement lié à deux autres : le milieu social et le milieu moral que constituent les sentiments et les idées. En elles-mêmes, les formes ont une grande importance, mais elles restent toujours dépendantes de l'esprit, qui plonge ses racines dans le vaste royaume du passé. Le présent ne peut s'expliquer qu'à travers le passé, dont une des fonctions les plus utiles est de servir de guide à l'avenir.

Une ville ancienne, comme la plupart des villes espagnoles, est un corps vivant, modelé par de longs siècles et une multitude de générations. Si on la transforme en ignorant ou en méprisant ses traditions, en faisant table rase de son passé et de ses souvenirs monumentaux, le résultat sera désastreux. On aura brisé la continuité séculaire que doit comporter toute œuvre humaine vraiment heureuse, et, dépourvue de racines, ce ne sera qu'une création artificielle sans âme et sans beauté.

Le technicien chargé d'une modification urbaine devra donc savoir comment s'est constituée la ville qu'il va transformer, et se rendre compte que son œuvre ne devra être qu'une phase d'un développement sans solution de continuité. Passé, présent et avenir de la ville sont des moments d'un même processus historique, et la dernière de ces étapes est la conséquence obligée des deux premières.

Dans nos vieilles cités, l'idéal qui devra présider à la transformation qu'imposent leur rapide croissance et les changements radicaux de la vie moderne, consistera à se maintenir à égale distance d'un étroit esprit archéologique, qui prétendrait sacrifier des nécessités vitales à la conservation de formes mortes, et d'une admiration excessive pour des règles et des solutions étrangères, presque toujours difficiles à acclimater et impossibles à transplanter dans une ambiance aussi vigoureusement originale que l'ambiance hispanique.

Pour que l'urbaniste puisse donc entreprendre sa tâche avec des chances de succès, chaque jour impose de manière

plus pressante l'étude, à peine ébauchée encore, de l'évolution urbaine des villes espagnoles.

Mais cette étude a une portée plus grande. Si nous ignorons l'histoire de nos villes, nous n'arriverons pas à une connaissance complète et exacte de la vie espagnole, de celle d'aujourd'hui et de celle d'autrefois, car celle-ci aide à comprendre celle-là. La vie de tous les peuples, à dit un de nos plus subtils écrivains contemporains, est circonscrite dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire dans l'histoire et dans le paysage. Nous avons l'habitude de raconter les événements historiques tout à fait indépendamment des lieux où ils se sont déroulés, sans évoquer l'ambiance et le paysage, géographiques ou monumentaux, c'est-à-dire sans évoquer leur théâtre. Or les villes ont toujours été les grands théâtres de l'histoire, qu'il s'agisse de la vie politique et des événements spectaculaires, ou tout aussi bien de cette autre histoire que crée, au long des siècles, le labeur patient, rude et silencieux de milliers et de milliers d'êtres anonymes.

Le processus historique de notre urbanisation présente la dualité originale qui marque toute la vie espagnole au Moyen Age, qui devient latente à partir de la Renaissance et dont l'empreinte s'accuse encore dans les moments présents. Cette dualité réside, il est inutile de le dire, dans la rencontre des deux grands courants de civilisation — courant oriental et courant occidental — qui a donné lieu chez nous à une richesse et à une variété de formes plus considérables que chez la plupart des autres peuples.

Les pages qui suivent se rattachent à une étude sur l'histoire de l'urbanisation des villes espagnoles de tradition orientale, c'est-à-dire sur les villes hispano-musulmanes. Pour la mener à bien, nous ne disposons pas de la multitude de documents qui nous renseignent sur d'autres cités sensiblement éloignées dans le temps, comme la Rome impériale, et qui ont dernièrement permis à J. Carcopino de dresser un tableau complet et vivant de la grande ville aux premiers siècles de notre ère. La pénurie d'informations et de documents de l'époque musulmane devra être compensée par l'étude des époques postérieures, en premier lieu de celle qui suit immé-

diatement la reconquête chrétienne, et par celle des traces, tous les jours plus rares, que le cours du temps a laissées dans le paysage urbain. Les villes de l'Afrique du Nord, dont beaucoup sont le reflet des villes hispano-musulmanes, peuvent nous aider aussi à évoquer ce qu'ont été les nôtres.

Dans nos villes de substrat musulman, la cathédrale et les églises anciennes doivent leur situation au fait qu'elles ont été bâties sur l'emplacement de la grande mosquée et des mosquées secondaires ; une grande partie des rues actuelles conservent leur tracé médiéval, et les boulevards et les promenades qui entourent l'agglomération urbaine suivent exactement les lignes de l'ancienne enceinte. Si le *sereno*, avec sa lanterne et son javelot, parcourt les rues en veillant sur notre sommeil, nous le devons au fait qu'à l'époque musulmane il y avait aussi un garde de nuit chargé de protéger la sécurité des habitants. Et, lorsque des vestiges matériels nous passons aux traces plus subtiles qui sont demeurées dans la vie et l'esprit des hommes, nous nous apercevons aussi que le passé informe et anime tous les moments du présent. « Comment peut-on dire qu'il n'y a pas de monuments romains en Angleterre ? a écrit Chesterton. Chacun de nous en est un ». De notre temps, encore, comme il y a sept siècles, la suprême beauté féminine, aux yeux des Andalous, réside dans le contraste entre la largeur des hanches et la minceur de la taille, pour reprendre une phrase de García Gómez. Et l'on pourrait répéter aujourd'hui de bien des Sévillans ce qu'Al-Chaqundi écrivait au XIII^e siècle : « Ce sont les hommes à la tête la plus légère, les mieux doués pour le mot d'esprit et les plus adonnés à la raillerie... Ils ont cette habitude tellement enracinée qu'ils regardent comme des gens insupportables et odieux ceux qui ne s'adonnent pas à de pareilles choses et qui refusent de pratiquer et d'accepter ce genre de plaisanterie ».

Le système des rues

Une des caractéristiques par lesquelles les villes musulmanes du Moyen Age — aussi bien les villes d'Orient que celles de l'Afrique du Nord et de notre Péninsule — différaient le plus profondément des villes occidentales était le tracé des

rues. Presque toutes celles des villes occidentales étaient des voies de passage, qui communiquaient les unes avec les autres par leurs extrémités, sans solution de continuité ; elles servaient en même temps à assurer la circulation générale et à donner accès aux habitations qui les bordaient.

Les villes musulmanes possédaient aussi un certain nombre de voies transversales ou radiales qui mettaient en commu-

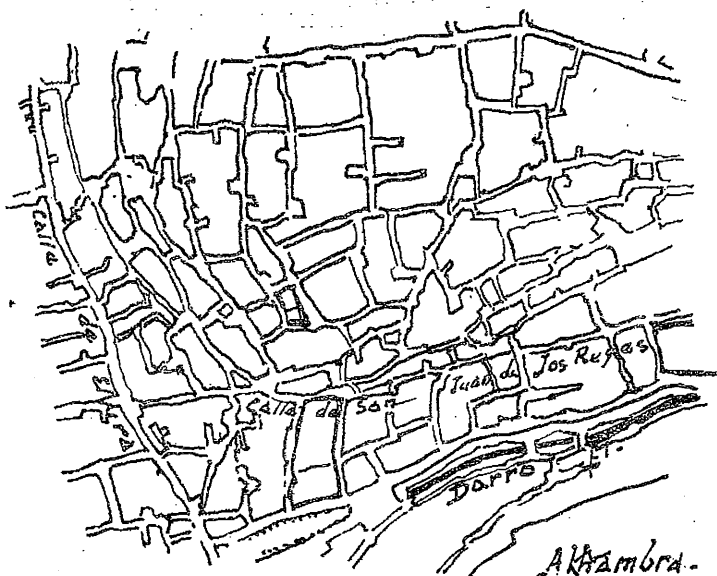


Fig. 1. — Grenade. Quartier de las Axares et de la Cauracha.

nication les portes opposées de l'enceinte fortifiée de la Médina et qui se prolongeaient à travers les faubourgs immédiats. Mais sur elles se greffaient des rues étroites et tortueuses d'où partaient à leur tour un grand nombre de ruelles sans issue, qui se ramifiaient à la façon d'un labyrinthe, comme les veines du corps humain. Ce même tracé de rues, simplifié et réduit à de plus petites proportions, se répétait dans chacun des quartiers et faubourgs de quelque étendue. Le plan de Séville de 1771, celui de Malaga de 1791, celui de Grenade de 1796 et celui de Cordoue de 1811 montrent clairement

cette disposition, dont il subsiste encore des traces dans les quartiers les moins rénovés de ces différentes villes, tels le quartier qui touche l'Alcazar de Séville, le quartier de Grenade qui s'élève sur la pente du Darro opposée à l'Alhambra, et le quartier qui entoure la mosquée de Cordoue. A Tolède, le relief

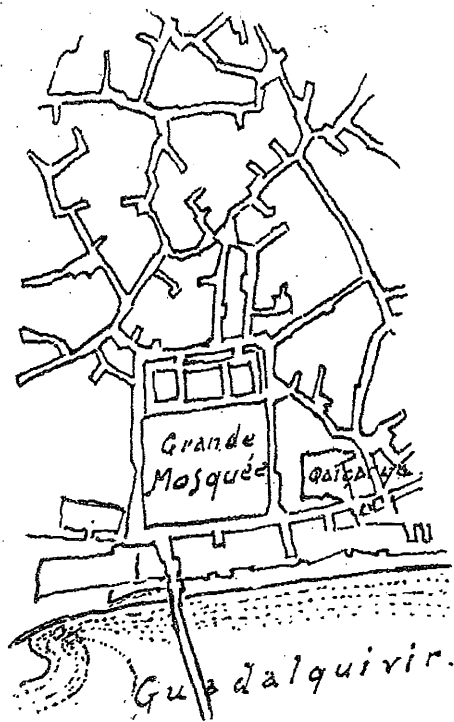


Fig. 2. — Cordoue. Quartier de la Grande Mosquée.

accidenté du terrain, les caves et les fondations profondes de beaucoup d'édifices obligèrent les rues à suivre pendant des siècles le même tracé, raison pour laquelle la ville conserve encore un grand nombre d'impasses. Les vieux documents relatifs aux propriétés urbaines, comme les documents mozarabes du XII^e et du XIII^e siècle, mentionnent fréquemment des rues, des ruelles et des chemins sans issue.

Bien qu'il s'agisse d'un quartier limité, de caractère probablement militaire, on trouve un bon exemple de ce tracé à la place d'armes de l'Alcazaba de Grenade, où les fondations des maisons ont été mises au jour par des fouilles exécutées il y a quelques années. Celles que j'ai dirigées pendant la période 1923-1936 dans le *Secano* de la même enceinte ont fait apparaître également les ruines de petites maisons dont les portes d'entrée s'ouvraient, comme dans les maisons de l'Alcazaba, au fond d'étroites impasses.

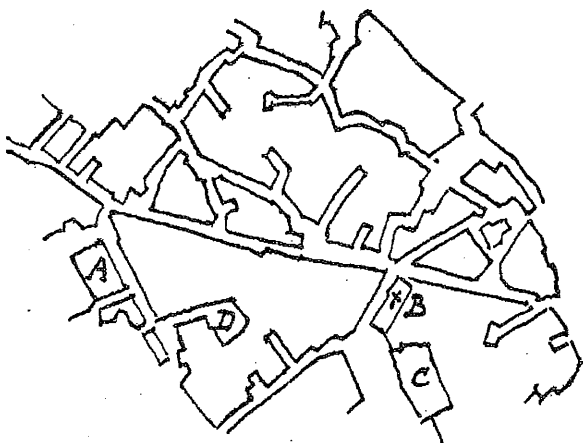


Fig. 3. — Tolède. Quartier juif. — A. Santa Maria la Blanca ; B. Santo Tomé ; C. Palais de Fuensalido ; D. Plazuela del Verde.

Un étranger égaré au XV^e siècle dans une ville espagnole de tradition occidentale, par exemple Valladolid, Burgos ou Barcelone, aurait pu, comme dans les villes modernes, passer indéfiniment d'une rue dans une autre sans s'arrêter de tourner. Au contraire, lorsqu'on ne connaît pas bien Tolède et que l'on se plaît à parcourir au hasard ses ruelles pittoresques, on est fréquemment obligé de revenir sur ses pas après être arrivé au fond d'une impasse déserte et silencieuse, où l'herbe pousse entre les cailloux de la chaussée.

Ce n'est pas des villes romaines que les villes musulmanes ont hérité cette disposition. Que l'on examine par exemple le

plan des villes italiennes de Pompeï et d'Ostie, des villes africaines de Tingad et de Djemila, des villes hispaniques d'Azaila et de Numance. Elles présentent toutes des tracés relativement réguliers, avec des rues qui communiquent entre elles à leurs extrémités. La disposition des villes musulmanes est venue en Occident de l'autre bout de la Méditerranée, peut-être à travers la Syrie, où les Arabes s'établirent pour la première fois dans des centres urbains d'une certaine importance. Elle a pu se transmettre à la Syrie des petites villes du Yémen, dans le sud de l'Arabie, d'où partirent un grand nombre de commerçants et d'artisans qui s'installèrent en Irak et en Andalousie. Il serait intéressant pour l'histoire de l'évolution urbaine de parvenir à connaître en détail le processus par lequel, dans une grande ville romaine comme Damas, le tracé des rues s'est transformé pour prendre le caractère oriental qu'il conserve en grande partie. Cette disposition urbaine dut passer en Espagne avec les Oméiyades et se transmettre ensuite de notre pays à l'Afrique du Nord.

En Orient comme en Occident, les Musulmans n'ont pas éprouvé le moindre souci d'ordre municipal quant au tracé et à la largeur des rues et aux édifices qui bordaient celles-ci. La loi musulmane ne prévoit non plus aucune réglementation pour les constructions et leur emplacement. Le *moh̄tasseb* — *l'almotacén* — qui survécut dans certaines de nos villes bien après le début du XVI^e siècle, ce fonctionnaire délégué par le cadi, dans les grandes cités musulmanes, pour surveiller les mœurs publiques et l'honnêteté des commerçants et des artisans, pour contrôler les poids et mesures, pour faire remplir leur devoir par les fonctionnaires et pour maintenir l'ordre et la propreté dans les lieux publics, n'avait pas d'autre obligation que de forcer les propriétaires à démolir les maisons ruineuses, afin d'éviter les accidents dont les passants risquaient d'être victimes.

Dans les deux traités espagnols de *hisba* que nous connaissons — vade-mecum du parfait *moh̄tasseb* — rédigés à Séville et à Malaga aux XI^e - XII^e siècles, et qui fixent avec minutie les attributions de ce fonctionnaire, il est seulement question, pour ce qui touche au bâtiment, de la destruction des maisons ruineuses et de celles qui ont été élevées irrégu-

lièrement dans les cimetières, ainsi que de l'édification de leurs murs et des conditions que doivent réunir les matériaux de construction.

L'évolution de la ville, dans la société islamique, était donc le résultat de l'initiative privée. Seule, celle d'un personnage puissant pouvait aboutir à des modifications d'importance dans la disposition urbaine. C'est ce qui arriva par exemple à Séville en 1171-72, quand le souverain almohade Abou Yaqoub Youssouf fit abattre plusieurs maisons de l'Alcazaba pour bâtir sur leur emplacement une nouvelle grande mosquée, parce que celle dont on se servait était devenue insuffisante.

Les rues principales

Les rares rues transversales ou radiales reliaient les portes les plus fréquentées de la ville et assuraient le trafic à travers celle-ci. Dans le plan actuel de Cordoue on reconnaît encore le tracé des voies qui, traversant la Médina, unissaient les portes opposées : la principale, qui va du nord au sud, part de la *Puerta del Osario* (*bâb Louyoun*), par la rue actuelle de Jesús y María, pour descendre par la côte de Pedregosa et, après être passée entre l'Alcazar et la grande mosquée, atteindre la *Puerta del Puente* (*bâb al-Qantara*). Cette grand'rue s'appelait *al-mahajja al-ouzma*. Une autre, traversant aussi la ville, allait de l'est à l'ouest, de la *Puerta de Gallegos* (*bâb Amîr*) à la *Puerta de Hierro* (*bâb al-Hadîd*), par les rues aujourd'hui dénommées Concepción, Gondomar et Alfonso XIII ou Zapatería.

A Séville, on peut considérer comme un reste de l'ancien tracé musulman la longue rue, probablement la *hara mayour*, où, à la fin du XII^e siècle, Abou Yaqoub Youssouf fit construire un réservoir pour l'eau amenée par les Caños de Carmona. D'après l'historien Peraza, elle partageait Séville au XVI^e siècle, et elle commençait à la *Puerta del Arenal* pour finir à la *Puerta de la Macarena* (*bâb Makarana*).

La Grenade musulmane avait deux rues principales : celle qui reliait la *Puerta de Elvira* (*bâb Ilbira*) au centre de la ville, et qui continuait ensuite, avec quelques détours, jusqu'à la porte de Bibataubin (*bâb at-tawwâbin*), et celle qui, partant

de la porte de Guadix, longeait le cours du Darro. La première suivait la *calle de Elvira* et, après avoir croisé la seconde, continuait par celle de San Matías, alors appelée *Axibin*, et par celle de Bibataubin.

Malaga conserve encore le tracé de la voie principale qui traversait la ville d'est en ouest.

A l'intérieur de chaque quartier ou de chaque faubourg de quelque importance il y avait aussi une artère principale. Dans le bourg ou quartier extérieur de la *Xarea* à Valence, le *Repartimiento*, peu de temps après la reconquête, cite une grand'rue du même nom.

Les textes littéraires parlent souvent de la largeur ou de l'étroitesse des rues, mais, comme il est rare qu'ils précisent leurs dimensions, ils restent de médiocre utilité, car nous ignorons le terme de comparaison employé par l'auteur dans son jugement. Au milieu du XII^e siècle, Idrisi écrit des rues de Saragosse qu'elles sont larges. Au début du XVI^e, en 1526, quand le tracé des rues de la Séville musulmane n'avait pas encore subi de grandes modifications, Navagero les décrit comme larges et belles ; il est possible que le climat humide et chaud ait contribué à les faire faire moins étroites que dans d'autres villes. Mais certains quartiers de Séville, comme celui qui se trouve près de l'Alcazar, gardèrent jusqu'au XIX^e siècle des ruelles extrêmement étroites, par exemple la calle del Ataúd, de la largeur d'une seule personne.

Le notaire majorquin Pedro Llitrá, qui entra à Malaga en 1487 avec les Rois Catholiques, lors de la conquête de la ville, dit que celle-ci n'avait que deux ou trois rues d'une grandeur raisonnable.

A Grenade, la *calle de Elvira*, dont le nom s'est conservé depuis le XI^e siècle, et dont le tracé, dans ses lignes générales, atténués, bien qu'elle soit restée, jusqu'au début du XX^e, la une idée des dimensions des rues les plus importantes des villes hispano-musulmanes. En 1526, l'ambassadeur vénitien Navagero, cité plus haut, la qualifie de principale, d'assez longue et large ; pendant les quatre siècles qui se sont écoulés depuis, ses resserrements et ses irrégularités ne se sont pas atténués, bien qu'elle soit restée jusqu'au début du XX^e la voie d'accès la plus importante vers le centre de la ville. L'au-

tre rue, qui traversait Grenade de l'est à l'ouest, en longeant le cours du Darro, était encore plus étroite et plus tortueuse, comme on peut en juger par les anciens plans et par des photographies d'autrefois, antérieurs les uns et les autres au moment où la rivière a été voûtée ; aujourd'hui encore, devenue la *calle de los Reyes Católicos*, elle nous semble étroite, bien qu'elle ait été élargie.

Il devait y avoir des arbres çà et là dans quelques-unes des rues les plus spacieuses, ou dans les endroits où elles s'élargissaient pour former comme de petites places. Au début du XIII^e siècle, un auteur qui rapporte beaucoup de légendes et de fantaisies, el-Kazwini, mentionne un palmier dans une rue de Séville. Ce palmier était si penché, dit-il, qu'il gênait le passage et qu'on voulut le couper pour dégager le chemin. Il s'en plaignit à Mahomet, et celui-ci, en le caressant de sa main bénie, réussit à le redresser. Cet endroit fut depuis l'objet d'une grande vénération.

La plupart des rues, même celles des quartiers excentriques, comme l'Albaicín de Grenade, comportaient au centre une rigole qui recueillait la pluie et où, la nuit, les habitants déversaient les eaux sales de leurs maisons, alors dépourvues de conduites souterraines.

Rues secondaires et impasses

Les rues secondaires et les impasses étaient étroites, sombres et tortueuses. Des témoignages écrits prouvent que celles de plusieurs villes hispano-musulmanes se présentaient sous cet aspect, et un certain nombre de centres urbains en conservent aujourd'hui dont l'étroitesse et l'inégalité sont suffisamment démonstratives.

Les Ordonnances de Grenade (première moitié du XVI^e siècle) mentionnent « l'étroitesse des rues et des places ». En 1494, l'Allemand Münzer décrit les rues de l'Albaicín comme « si notablement étroites que souvent les toits des maisons qui se font face se touchent en haut et qu'en bas deux ânes qui iraient en sens contraire ne pourraient pas se croiser ; les plus larges ne mesurent pas plus de quatre ou cinq coudées ». Et Luis del Mármol, près d'un siècle plus tard, affirme que les

rues de Grenade étaient « si étroites que d'une fenêtre on pouvait toucher l'autre avec la main ; il y avait beaucoup de quartiers où des hommes à cheval ne pouvaient passer leurs lances à la main, et (les Maures) avaient percé leurs maisons de part en part de façon à pouvoir les sortir ; les Morisques disent que cela était à dessein, pour rendre la ville plus forte ».

Le Majorquin Llitrá rapporte qu'en 1487 la ville de Malaga n'avait que « deux ou trois rues de dimensions raisonnables ; les autres sont tristes et si étroites que, dans certaines, un cheval un peu vif pourrait à peine faire un écart ». L'aspect tortueux de ces rues est éloquemment évoqué par le nom des « Douze détours » que portait une ruelle de Malaga où l'on pénétrait par une voûte, un an après la conquête par les Rois Catholiques, et l'on donne encore celui des « Sept détours » à une ruelle proche de l'église de Santiago et qui a disparu en partie lors de la construction de la *calle de Larios*. Pendant la seconde moitié du XV^e siècle, Séville et Jerez possédaient des rues désignées sous le même nom, et à Tolède celui-ci est encore porté par une impasse ; ce sont là sans aucun doute des vestiges du passé musulman de toutes ces villes.

Comme on l'a dit, c'est à la même origine qu'il faut faire remonter le tracé urbain de Tolède. Au début du XVII^e siècle, le Dr Piza reprochait aux Maures d'y avoir fait certaines rues « étroites, tortueuses, avec vingt détours », ce qui avait empêché la ville de recouvrer « complètement le lustre et la beauté que les Romains et les Goths avaient donnés à ses rues ». Les Ordonnances de Tolède, recueillies au XVI^e siècle, mais qui représentent une tradition plus ancienne, disposent que les avant-toits des maisons ne doivent pas surplomber les rues de plus du tiers de la largeur de celles-ci, laissant « l'autre tiers libre au milieu, pour l'air, le passage de la lumière et la chute de la pluie ». Cela, suppose que la rue avait une largeur « idéale » inférieure à deux mètres, car la saillie de chaque toit ne devait pas dépasser soixante centimètres.

A Murcie au XVII^e siècle, époque de prospérité et de richesse pour la ville, on dut élargir un assez grand nombre de rues, dont certaines ne mesuraient que cinq emfans (1 m. 04). Les impasses abondaient.

Le doyen Martínez Mazas, un de ces Espagnols du règne de Charles III noblement passionnés pour la restauration de leur patrie, écrivait des maisons et des rues de Jaén que, « bien que, pendant les cinq cent quarante-cinq ans qui se sont écoulés depuis la reconquête, il y ait lieu de penser qu'elles ont été beaucoup rénovées, on voit encore clairement qu'elles ont été édifiées par les Maures. Les rues sont étroites et tortueuses ; les maisons, sans ordre et sans alignement ».

Le plan de Séville établi en 1771 sur l'initiative de l'Assistant D. Pablo de Olavide — encore un homme qui honore notre XVIII^e siècle — montre un grand nombre de ruelles dont on précise qu'elles n'ont pas d'issue. Avant le milieu du siècle dernier, on avait vu disparaître du quartier sud-est de la métropole du Guadalquivir beaucoup de rues qui ne permettaient que le passage d'une seule personne, comme la *calle del Atad* que j'ai citée.

Les modifications fréquentes et capricieuses dans la largeur et la direction des rues donnaient naissance à de nombreux recoins qui faisaient office de petites places.

Il est inutile d'ajouter qu'à l'intérieur du périmètre urbain tous les transports se faisaient à dos d'âne ou de mulet, comme aujourd'hui encore à l'Albaicín et dans d'autres hauts quartiers de Grenade et de différentes villes d'Andalousie. Cette pratique se reflétait et dans les dimensions de certaines parties des édifices, parce que l'on ne pouvait transporter que des matériaux de grandeur et de poids réduits, et dans la longue durée de leur construction.

Rues couvertes, voûtes, saillants et moucharabiehs

Rues et ruelles se trouvaient souvent coupées par des voûtes et des passages suspendus qui reliaient les étages des maisons situées l'une en face de l'autre, de chaque côté de la rue ; il y a encore des restes de cette disposition à Tolède, et en divers endroits d'Andalousie, d'Aragon et de Valence. La rue se trouvait ainsi partiellement « couverte ». Même après la reconquête, on continua de construire au-dessus des rues de semblables passages. Les Ordonnances de Tolède disposent que ceux qui construisent « des passages au-dessus des rues

que l'on appelle couvertes » devront les faire à une hauteur suffisante pour qu'un cavalier puisse passer dessous « avec ses armes, et sans être gêné ».

Il était fréquent aussi que la rue se trouvât coupée par un mur transversal avec un petit arc et une porte que l'on fermait le soir, disposition qui garantissait l'isolement et la sécurité des habitants. Ibn Saïd raconte qu'il y avait à Cordoue, au XII^e siècle, des employés municipaux armés, appelés *darrâb*, chargés de fermer le soir les portes des rues ou des quartiers, comme à Fès tout dernièrement encore. Chaque rue, ajoute cet historien d'après une relation transmise par Maqqari, avait un veilleur de nuit, muni d'une lanterne et accompagné d'un chien qui aboyait au moindre bruit insolite ; c'est l'origine de l'institution si typiquement espagnole du *sereno*. On voit encore de ces passages voûtés dans nombre de nos villes, et à Séville par exemple le nom de plusieurs rues attestait leur existence jusqu'au siècle dernier. Il y a un peu plus de cent cinquante ans, le doyen Martínez Mazas jugeait dépourvu « d'ordre et d'alignement » l'extérieur des maisons de Jaén, hérité des maisons musulmanes. A une époque moins férue de régularité dans l'esthétique citadine que le XVIII^e siècle, Pedro Llitrá écrivait : « les façades des maisons (de Malaga) sont ... tristes et de laide apparence » ; il est vrai que le notaire majorquin devait sans doute connaître Valence, Barcelone et d'autres villes de notre Levante, dont le paysage urbain était alors plus séduisant.

Mais ces rues si étroites dans leur tracé l'étaient encore davantage en élévation, par la saillie fréquente des étages élevés des maisons, qui les surplombaient au moyen d'encorbellements, et par les avant-toits qui dépassaient et les assombrissaient. Au siècle dernier on voyait encore à Grenade quelques exemplaires d'étages sur encorbellement, disposition restée fréquente dans les villes d'Orient et d'Afrique du Nord.

Faisaient également saillie les moucharabiehs, balcons de bois en surplomb fermés par des jalousies, où les femmes se plaçaient pour voir sans être vues ; il en existe encore aujourd'hui dans quelques couvents de religieuses de nos vieilles cités. Il y en avait à Malaga et à Grenade quand ces villes furent reconquises par les Rois Catholiques, et on en aména-

geait encore à Cordoue, Séville et Tolède au début du XVI^e siècle, d'après des témoignages que l'on invoquera plus loin.

Excepté ces saillies dans les façades de quelques maisons, c'est à peine si la nudité des murs extérieurs était interrompue par de rares et petites ouvertures. « Ordinairement, écrit Cervantes, les fenêtres des maisons mauresques étaient plutôt des trous, et encore se trouvaient-elles protégées par des jalousies épaisses et serrées ». Certaines fenêtres étaient grillagées : un chroniqueur raconte que Fakhr ad-Daoula, fils du célèbre Mo'tamid, le roi de Séville à l'époque des Taïfas, devint un jour amoureux d'une belle jeune fille qu'il avait aperçue à travers les grilles d'une maison.

Dans les villes au périmètre étendu et dans les faubourgs plus écartés de presque toutes celles-ci, rues et ruelles étaient sans doute bordées non seulement par les façades des maisons, mais aussi par les hautes clôtures en pisé des jardins et des vergers, que dépassait de temps en temps la cime d'un arbre.

Dans les murs des maisons s'ouvraient de petites portes, ou plutôt des guichets. Les Ordonnances médiévales de Tolède continuent la tradition musulmane quand elles disposent que « personne ne doit faire la porte de sa maison face à la porte de son voisin ... De même, dans les boutiques, les magasins et les bains, on ne doit pas faire les portes les unes en face des autres, car c'est une grande indiscretion ».

La porte extérieure donnait accès à un vestibule d'où l'on pénétrait dans la maison au moyen d'une autre porte, décalée par rapport à la première, en sorte que de la rue il fût impossible d'apercevoir l'intérieur. « Les portes extérieures, disait Martinez Mazas au sujet des maisons de Jaén, ont encore des linteaux de bois, même quand la façade est en pierre, et, comme elles étaient presque toujours fermées à cause du caractère sombre et soupçonneux des Maures, on n'y entrait que par un guichet étroit et bas comme la porte d'un château fort, qu'un homme franchissait tout juste en se courbant ».

Des villes hispano-musulmanes aux villes de la Renaissance

Jusqu'au XVI^e siècle, les villes hispano-musulmanes conservèrent presque totalement leur ancienne physionomie. Après la reconquête, les Maures furent expulsés, ou, quand ils

restèrent, transférés dans les faubourgs extérieurs, et leurs habitations passèrent aux mains des conquérants. Ceux-ci durent se borner à percer des ouvertures nouvelles et à élargir les anciennes dans les murs extérieurs.

Les bains demeurèrent ouverts, destinés aux Chrétiens la plus grande partie de la semaine, un jour seulement aux Musulmans et un autre aux Juifs. Dans les petites boutiques de la Kissaria et dans les différents souqs, on vendit toujours les mêmes produits. Les Juifs, également détestés par les Chrétiens et par les Musulmans, continuèrent d'habiter leurs quartiers et de fréquenter le samedi la synagogue. Les mosquées furent consacrées au culte chrétien, mais il ne se passa pas beaucoup de temps avant que la plupart des anciens oratoires musulmans, édifices souvent pauvres et fragiles, fussent remplacés par des sanctuaires voûtés de grande hauteur, conformes aux besoins du culte et aux goûts des conquérants. A la voix du muezzin, qui entonnait cinq fois le jour ses appels mélancoliques à la prière, succéda, d'abord sur les minarets eux-mêmes, le rude tintement des cloches, dont le son indignait si vivement les Musulmans dévots. A l'intérieur des enceintes urbaines, on fit quelques transformations lors de la fondation de nombreux et vastes couvents, enrichis de généreuses donations. Leurs églises étaient des constructions entièrement nouvelles ; mais, en édifiant les bâtiments monastiques, on y enferma souvent des maisons, des palais et des rues, et il se constitua ainsi des ensembles énormes et sans régularité, qui menaçaient d'envahir la superficie urbaine. Leur développement fut si rapide qu'à plusieurs reprises on s'efforça de le contenir par des mesures appropriées ; ainsi à Tolède, juste après la conquête, et dans le royaume d'Aragon en 1370, sous Pierre IV, il fut défendu aux monastères et aux églises de s'étendre, et les nouvelles constructions de cette espèce furent interdites, car leur multitude et leur extension entravaient l'accroissement des maisons d'habitation. Dans les villes reconquises par les Chrétiens, on laissa subsister seulement les murailles, dont les créneaux ne laissaient apercevoir auparavant que de minces minarets et qui entouraient des maisons serrées et de faible hauteur. Au bout d'un certain nombre d'années commencèrent à surgir au-dessus de l'enceinte les

grands murs des nouveaux sanctuaires, près desquels se dressaient de hautes tours, ouvertes par des arcs à leur partie supérieure afin de loger les cloches. Mais, en dépit de ces transformations, les lignes générales du tracé urbain demeurèrent ce qu'elles étaient à l'époque musulmane.

Pendant la seconde moitié du XV^e siècle, on vit se répandre dans la Péninsule une mode qui devançait la Renaissance, la mode des défilés somptueux, des joutes et des tournois, des jeux de cannes et d'anneaux, des combats de taureaux, qui devenaient des spectacles citadins. Dans les villes musulmanes, lorsqu'on célébrait des fêtes de cette espèce, elles avaient lieu extra muros, faute d'espace libre à l'intérieur de l'enceinte. Ainsi les manifestations publiques comme les revues militaires avaient pour théâtre à Cordoue la *Msalla* ou *Xarea*, terrain libre aux environs, et dans la Grenade nasrite la *Tabla de la Sabika* de l'Alhambra, à l'extérieur de l'enceinte. Mais, dorénavant, on voulait célébrer des fêtes publiques dans un cadre urbain. Il fallut pour cela créer de nouvelles places ou élargir et modifier les anciennes, en les entourant de maisons à plusieurs étages dont les façades comptaient un grand nombre de balcons et de galeries. A Grenade par exemple, en 1505, le Roi donna l'autorisation d'ouvrir la *Plaza Nueva*, et neuf ans plus tard on décida de la bâtir, en couvrant le Darro sur une étendue de 72 mètres. En 1513, la municipalité de la même ville résolut d'aménager le *Campo de Abulnes*, aujourd'hui *del Principe*, afin d'en faire « une place très noble pour les joutes et les combats de taureaux ». La même année, le roi Ferdinand promulgua, au nom de sa fille, une cédula par laquelle il ordonnait d'acheter des maisons pour élargir, toujours à Grenade, la place de Bibarrambla ; les travaux furent exécutés de 1516 à 1519. De 1460 à 1473 et dans une ville d'importance médiocre comme Jaén, le magnifique connétable D. Miguel Lucas de Iranzo se mit « à acheter et à agrandir espaces libres, champs et places » ; c'était l'époque des fêtes et des jeux que ce grand seigneur, aux humbles origines, se plaisait à prodiguer et qui se terminèrent par son tragique assassinat devant l'autel de la cathédrale.

En même temps, les premières voitures, introduites, dit-on, par Marguerite d'Autriche en 1497, commencèrent à rouler sur les routes et par les rues de notre pays.

Au XVI^e siècle, avec le triomphe complet de la Renaissance, on commence à demander de l'ordre, de la régularité, de la symétrie, non seulement dans les édifices, mais aussi dans les ensembles urbains. Il y a un grand désir de vastes espaces libres, d'amples perspectives, de tracés rectilignes, de jardins et de promenades ornés de fontaines monumentales, de constructions isolées qui puissent être contemplées de toutes les directions. Déjà les Rois Catholiques avaient voulu que les villes possédassent des édifices somptueux, considérant combien « elles sont ennoblies par des maisons grandes et bien faites », et, en 1480, ils avaient ordonné à toutes les villes et bourgades de Castille et de leur juridiction seigneuriale qui n'auraient pas encore de mairie pour la réunion des municipalités, d'en faire construire une immédiatement, sous peine de révocation pour les conseillers et les juges en cas de non exécution.

Les nouvelles habitations, maisons et palais s'ouvrirent de plus en plus sur la rue. À la réserve, à la nudité extérieure, à l'hermétisme mystérieux des habitations musulmanes succéda l'esprit d'ostentation, que manifestaient les façades richement décorées et ornées de grands écussons. Le centre des palais et des maisons d'une certaine importance fut occupé par une vaste cour, qui donnait sur le vestibule et sur la rue au moyen de grandes portes, et qui finit par devenir, à cause de son caractère monumental, comme un prolongement de la façade. En revanche, bains et latrines, nombreux et bien aménagés dans les maisons hispano-mauresques, disparurent complètement, et cette éclipse durera plusieurs siècles. C'est le triomphe de l'esprit d'ostentation, qui résulte quelquefois d'une déficience de l'être, c'est-à-dire d'un vide intérieur de la personnalité humaine, derrière lequel apparaît l'emphase. Par la bouche de Maese Pedro, un Espagnol de grande race qui vécut aux confins du XVI^e et du XVII^e siècle rappelait le sens de notre tradition médiévale — aussi bien la castillane que la musulmane — en adressant ces remarques à Ginés de Pasamonte : « Simplicité, jeune homme ; et ne fais pas le fier : toute affectation est mauvaise ».

Examinons maintenant quelques textes relatifs aux transformations urbaines à Tolède, Malaga, Grenade et Séville

sous le règne des Rois Catholiques, époque où la vogue de l'esthétique nouvelle, introduite et propagée par les milieux dirigeants de la vie espagnole, coïncide avec une grande expansion et une grande richesse.

Une disposition de la reine Jeanne déclare que, dans un assez grand nombre de rues publiques de Tolède, « on a construit beaucoup d'édifices avec des avant-corps, des galeries et des balcons saillant au-devant des maisons, en encorbellement au-dessus des rues sur un long espace, qui empiètent sur la voie, qui en occupent la totalité ou la plus grande partie, en sorte que lesdites rues sont fort tristes et qu'il n'y entre ni lumière ni soleil, et qu'elles sont constamment très humides, boueuses et sales » ; aussi la Reine a-t-elle disposé que, désormais, « on ne fera, on ne bâtera et on n'édifiera plus dans les rues publiques de ladite cité et dans aucune d'entre elles, des passages, des saillants, des galeries, des balcons et autres constructions qui empiètent sur la rue en ressortant du mur sur lequel ils sont bâtis.... de manière que lesdites rues publiques demeurent libres et débarrassées de tout passage, saillant ou autre construction de celles qui ont été dites, qu'elles soient gaies, propres et claires, et que le soleil et la lumière puissent y entrer et y entrent ».

La même ville de Tolède possédait encore en 1525, quand Andrea Navagero la visita, « beaucoup de belles maisons et de palais commodes, plus peut-être qu'aucune autre ville d'Espagne, mais qui n'ont pas d'aspect ni d'apparence à l'extérieur. Ils sont tous en pierre, mais avec certaines parties en pierre taillée et en brique et le reste en terre, selon l'usage d'Espagne ; ils ont peu de balcons, et petits ; on dit que c'est à cause de la chaleur et du froid ; et la plupart des maisons ne reçoivent la lumière que par la porte ».

Une cédule émise par les Rois Catholiques en 1501, et qui répartit les rues de Malaga entre les différents corps de métier, fait déjà allusion à la démolition des moucharabiehs : « nous avons dû ordonner que dans les places et rues où se répartissent les dits métiers on fit disparaître les moucharabiehs des dites rues et des autres rues principales de la dite cité ».

En 1494, Münzer raconte qu'à Grenade le roi Ferdinand

avait décidé de faire élargir beaucoup de rues, démolir quelques maisons et aménager des marchés ; quatre ans plus tard, par esthétique, on avait « supprimé quelques moucharabiehs des Maures ». En 1502, Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny, rapporte que les Rois Catholiques firent démolir plusieurs petites rues de Grenade pour les remplacer par de plus larges et de plus grandes, et obligèrent les habitants à construire de vastes maisons, sur le modèle espagnol. A partir de 1501, dans la même ville, on ordonna à plusieurs reprises la démolition des moucharabiehs et des balcons, parce que les rues étaient trop étroites à bien des endroits ; toute personne qui « construirait un mur qui empiéterait sur les rues ou sur les places » devrait « faire reculer celui-ci d'une longueur de brique par rapport au mur antérieur, plus ou moins, selon l'avis des personnes » désignées à cet effet. Les Ordonnances mentionnent le « redressement des rues », avec l'interdiction de construire « moucharabieh, portail ou passage hors de la ligne du mur, sur les places ou rues », et de « refaire ou de réparer des moucharabiehs et des auvents sans la permission de la ville ».

Jusqu'au début du XVI^e siècle, Séville conserva sa structure médiévale. Durant ce siècle furent démolies, entre autres, les petites rues qui entouraient la cathédrale et une partie de celles qui avoisinaient les murailles de l'Alcazar.

L'illustre gentilhomme sévillan Pedro Mexía, auteur des *Coloquios o didlogos* édités en 1548, écrit que dans sa ville natale, « presque à notre époque, on a supprimé les moucharabiehs ou saillants, parce qu'ils rendaient les rues sombres et humides », que depuis dix ans tout le monde construisait « vers la rue », et que l'on avait aménagé « plus de fenêtres et de grilles sur la rue que pendant les trente années auparavant ». Il fait aussi l'éloge des nouvelles façades des maisons. Alonso Morgado, dans son *Historia de Sevilla* publiée en 1587, répète la même chose, et il ajoute qu'« autrefois on construisait tout à l'intérieur des maisons, sans s'occuper de l'extérieur, comme on le faisait à Séville du temps des Maures. Désormais, au contraire, on fait étalage de prestige en multipliant les fenêtres à grilles et à jalousies qui donnent sur la rue grâce à toutes les nobles et honnêtes dames dont la

gracieuse présence les pare et les honore ». Durant tout le XVI^e siècle, on ne cessa pas à Séville de démolir les moucharabiehs et les saillants qui rendaient les rues humides et sombres et, par conséquent, peu saines. Avec un sens très juste, Pedro Mexía préconise les édifices bas, modestes et sans prétentions à cause de leur médiocre hauteur, qui déplaisaient aux personnes venues de villes où il y avait alors des maisons de trois ou quatre étages comme Barcelone. Il conseille de ne pas les faire trop élevées par souci de beauté et d'ornement, car, sous un climat humide et chaud comme celui de Séville, il faut que l'essentiel de la maison reçoive largement le soleil et l'air et que celui-ci puisse se renouveler facilement.

Toutes ces dispositions du XVI^e siècle sur la démolition des moucharabiehs et des avant-toits nous ont privés de travaux d'ébénisterie hispano-musulmane et mudéjar qui, dans certaines villes, comme Tolède, devaient être magnifiques, à en juger par les maigres restes conservés dans des maisons écartées et dans de vieux couvents, et qui, ces dernières années, ont été enlevés de leur emplacement primitif pour passer aux mains des antiquaires.

Conception de la rue

La séparation et l'isolement des faubourgs, des quartiers et même des rues ; l'étroitesse et le caractère tortueux de celles-ci ; les passages, les murs et les portes de clôture, répondaient dans les villes musulmanes à un besoin primordial de défense. Dans les périodes où l'insécurité et les troubles étaient fréquents, l'enceinte extérieure protégeait contre l'ennemi du dehors, mais tous ces obstacles supplémentaires étaient indispensables pour se défendre contre celui du dedans, plus dangereux parce qu'il était plus proche. A Cordoue, un chroniqueur nous raconte qu'avant le dernier quart du X^e siècle, les habitants se voyaient obligés de veiller toute la nuit pour se protéger contre les attaques des malfaiteurs, qui trouvaient aide et protection à la Cour même. Et au XII^e siècle, d'après Ibn Saïd, ce n'était qu'assassinats et vols dans l'antique capitale du Califat, dont la populace était traditionnellement réputée pour son absence de scrupules et sa tendance

à tout critiquer sans être jamais satisfaite. Pour bénéficier d'une tranquillité relative, les habitants avaient besoin de se serrer les coudes. Au cours des fréquentes révolutions populaires et aux époques d'anarchie, il était ainsi facile à une poignée d'hommes de défendre l'accès de la ruelle sur laquelle s'ouvraient les portes de leurs foyers.

Mais, outre ce besoin primordial de défense, ce tracé des rues traduisait aussi l'idée que les habitants se faisaient de la vie urbaine : elle était tout à fait différente de celle que s'en faisaient les Chrétiens. Pour les Occidentaux qui vivent sous un climat doux, les rues des quartiers populaires sont comme un prolongement de leurs propres demeures ; souvent les habitants des maisons voisines s'y réunissent pour profiter de l'air et du soleil et pour bavarder. Les façades comportent de nombreuses ouvertures de dimensions appréciables, qui permettent aux habitants de jouir à volonté du spectacle de la vie urbaine.

Pour leurs dévotions et leurs occupations commerciales ou industrielles, les citadins hispano-musulmans se rendaient dans la partie centrale de la ville, bruyante et animée, où se trouvaient la grande mosquée, la Kissaria, les rues bordées de petites boutiques et la plupart des souqs ; mais leurs résidences s'ouvraient généralement au fond de ruelles écartées, solitaires et silencieuses, et où l'on passait si peu que l'herbe y croissait. Derrière quelque moucharabieh, les femmes pouvaient regarder la rue en demeurant à l'abri des yeux indiscrets, mais leur terrain d'expansion, avec leurs enfants, était la terrasse, dans les villes de la Méditerranée, ou l'*algorfa* ou galerie haute, quand la maison était couverte d'un toit. De ces endroits la vue pouvait se récréer moins par la vision des spectacles de la rue que par la contemplation des montagnes lointaines, qui servaient de fond à la *vega*, et des minarets les plus proches.

Certains habitants de nos immeubles bourgeois, bruyants et incommodes, astreints à un contact journalier avec leurs voisins, regarderont comme un idéal inaccessible l'existence dans une petite maison située au fond d'une étroite ruelle au milieu d'une cité populeuse, où l'on profiterait, en même temps que des avantages et des commodités de la grande ville, de

la solitude et de ce « silence muet et paisible » que Cervantes exalte si souvent comme un privilège merveilleux.

Les urbanistes modernes préconisent la division de la ville en secteurs bien définis, destinés à l'habitation, aux activités officielles, à l'industrie, au commerce, etc. Ce système, comme on l'a vu, n'est pas d'invention récente. Il avait déjà été mis en pratique d'une manière naturelle et parfaite, à la suite d'une évolution biologique et non d'une brusque imposition technique, dans les villes hispano-musulmanes : leurs différents secteurs constituaient un organisme parfaitement lié, et le passage de l'un à l'autre se faisait de manière insensible, sans solution de continuité.

Peut-être un jour nos futurs urbanistes renoueront-ils la tradition interrompue depuis cinq siècles et traceront-ils ou transformeront-ils les villes de telle façon qu'à côté des rues bruyantes au trafic intense imposées par la vie moderne, il y en ait d'autres écartées, formées de résidences, où résonneront seulement de loin en loin les pas de quelques personnes.

De cette manière, on aura réussi à associer heureusement la vie champêtre, avec sa tranquille monotonie, à la vie brillante et fébrile des grands centres urbains.

Ambiance et mouvement de la rue

Pour donner un peu d'animation à ce froid schéma du théâtre urbain, il faudrait évoquer le mouvement et la vie que purent connaître les rues des villes hispano-musulmanes au Moyen Âge. Je laisse à d'autres une tâche si ardue, mais si suggestive. Je mentionnerai seulement un certain nombre de traits qui permettront d'imaginer dans leurs grandes lignes l'atmosphère de ces villes et de ces bourgades, avant leur passage aux mains des conquérants chrétiens.

De sa résidence, située au fond d'une petite ruelle resserrée et silencieuse, un habitant de Cordoue, Séville, Grenade, Ronda, Malaga ou Almeria, s'achemine vers le centre de la ville. Il suit des rues étroites et peu passantes, coupées par des arcs et recouvertes de temps en temps par des passages suspendus qui produisent de violents contrastes d'ombre et de

lumière, et il arrive aux environs de la grande mosquée. Autour de celle-ci se trouvent la Kissaria, les entrepôts et les souqs les plus fréquentés, et les rues où artisans et commerçants se groupent par métiers ou par marchandises. Ceux-ci occupent de petites boutiques basses et étroites, avec des niches ou des placards, et où ils peuvent à peine se tenir debout. Tranquillement accroupis toute la journée, ils n'ont pas besoin de se lever pour saisir un objet et le présenter à l'acheteur. Des planches mobiles, qui en s'abaissant dépassent légèrement le mur de la façade, servent d'étalage, et d'autres plus haut, inclinées à la manière d'un auvent, protègent du soleil comme de la pluie le vendeur et sa marchandise.

Notre homme est passé de la tranquillité et du silence de sa rue à la cohue et au vacarme des rues centrales, encore accrus les vendredis, jour où tout bon musulman doit venir à la grande mosquée pour la prière. A la fin du XII^e siècle, sous la domination almohade, les fidèles s'entassaient autour de la vieille mosquée de Séville, car ils ne tenaient plus à l'intérieur ni dans les cours et les galeries, et ils se trouvaient mêlés aux passants et aux marchands ; aussi dut-on en construire une autre plus vaste, dont le minaret fut la tour que nous appelons aujourd'hui la Giralda. « Les rues sont bondées de gens... Dans les souqs les boutiques sont les unes sur les autres », disait Ibn al-Khatib au XIV^e siècle, en parlant de Malaga.

L'espace réduit qu'offraient à l'intense circulation les petites places et les petites rues du centre de la ville se trouvait encore plus limité, durant une grande partie de la journée, par les marchands qui s'installaient à l'air libre, en pleine rue, avec leurs comptoirs portatifs et des tentes ou des auvents suffisamment hauts pour que les cavaliers ne fussent pas exposés à les heurter de la tête, et par les montures arrêtées, attendant que leurs maîtres eussent terminé leurs affaires, ou leurs dévotions à la mosquée prochaine. Autour de la grande mosquée, les bancs de pierre aménagés entre les contreforts et la place voisine étaient les emplacements les plus recherchés par les vendeurs, car ils étaient les plus fréquentés. Quelques commerçants avides prétendaient se les réserver, mais l'*almotacén* (*mohasseb*), qui circulait à cheval dès les

premières heures de la matinée, et parcourait les souqs accompagné d'une troupe de gardes (dont l'un portait une balance pour contrôler le poids du pain), veillait à ce qu'ils fussent occupés par ordre d'arrivée : c'était le plus matinal qui s'installait à l'endroit le plus favorable pour la vente.

Parfumeurs et droguistes préparaient leurs produits à la vue du public, et il leur arrivait souvent de les falsifier, en distrayant l'attention par le récit d'anecdotes amusantes, et malgré la vigilance du *mohasseb*, chargé de poursuivre toutes les fraudes et tous les vols de ce genre, depuis le délit élémentaire qui consiste à tromper sur le poids de la marchandise jusqu'aux ruses des parfumeurs, plus compliquées et plus ingénieuses. Alors comme aujourd'hui et comme de tout temps, le commerçant estimait toujours qu'il gagnait trop peu.

Les environs de la grande mosquée étaient interdits aux vendeurs qui pouvaient souiller le sol avec leurs marchandises, comme l'huile, la volaille et les lapins ; il était de même défendu, pour la même raison, de laisser des bêtes près des portes du sanctuaire, surtout peu avant l'heure de midi le vendredi, moment de la prière commune. Le même jour, le matin, les vendeurs balayaient soigneusement l'entrée de l'oratoire et ses abords.

Une multitude pittoresque et bigarrée circulait dans le centre de la ville : hispano-musulmans, mozarabes, juifs, Arabes d'Orient, Berbères, Catalans et Chrétiens du Nord, Francs, Gênois, Slaves, chacun avec son vêtement particulier et avec sa langue propre. Vendeurs ambulants, acheteurs, promeneurs oisifs, mendiants importuns qui venaient se poster surtout à l'entrée des bains et des sanctuaires, emplissaient les rues autour de la grande mosquée ; il s'y joignait une foule de paysans qui venaient des fermes et des villages voisins pour vendre leurs produits ou acheter ceux des artisans de la ville. Les piétons circulaient, bousculés par la cohue, harcelés par les mendiants, se heurtaient aux comptoirs qui encombraient le passage, et devaient s'écarter à chaque instant devant les cavaliers, les bêtes de somme, les bouchers qui portaient sur leur dos les animaux abattus, les ouvriers qui charriaient sur des civières les matériaux de construction. Le flot incessant de la multitude produisait une forte rumeur, où

se mêlaient les voix et les conversations, les appels des crieurs publics, qui annonçaient la vente aux enchères d'esclaves, de chevaux, de légumes ou de charbon, et les cris des marchands ambulants qui offraient bruyamment leurs produits. A ce vacarme s'ajoutait la voix de ceux qui gagnaient leur vie à raconter des histoires, et des devins qui disaient la bonne aventure. De temps en temps, cinq fois par jour, les muezzins laissaient tomber sur la ville, de la terrasse des minarets, la mélodie par laquelle ils convoquaient les fidèles à la prière.

Une fois ses affaires réglées dans le centre de la ville, notre homme revenait sur ses pas et regagnait son foyer. Au fur et à mesure qu'il s'écartait du centre, le vacarme que nous avons décrit se faisait de plus en plus lointain. En franchissant la porte de sa maison, il entrait dans le monde inerveilleux du silence.

Assis alors sur sa terrasse ou dans sa galerie haute (*ghorfa*), il pouvait contempler la *vega* et les montagnes qui bleuisaient dans le lointain, jouir de la sérénité des dernières heures du jour, et, si son esprit était enclin à la méditation sur les incertitudes de la destinée humaine, réfléchir à la fragilité de toute cette agitation urbaine, car une révolte, une guerre, une sécheresse, une inondation, une épidémie pouvait en quelques heures ruiner la ville et transformer en déserts ses rues et ses souqs. Même au fond de sa résidence, derrière la triple protection des portes du quartier, de la ruc et de la maison, il était constamment guetté par la menace de la ruine et de la mort. Devant l'insécurité de sa vie, peut-être pensait-il que les puissants de la terre eux-mêmes ne parvenaient pas à connaître une existence plus tranquille et plus heureuse. Il pouvait se rappeler qu'à la mort du grand 'Abd er-Rhamân III, après un long et glorieux règne de cinquante ans, sept mois et trois jours, on avait trouvé une liste écrite de sa main, sur laquelle il avait marqué, par ordre chronologique, les jours de sa vie où il lui avait été donné de goûter une joie paisible, sans aucun mélange d'inquiétude : il y en avait quatorze.

1942.

LEOPOLDO TORRES BALBAS.

(Traduit de l'espagnol par Robert RICARD).